

TYPES

ET

MÉTAPHORES

Cecil N. Wright

DÉFINITION DES TYPES ET DES MÉTAPHORES

I. INTRODUCTION.

Ceci fait suite à la demande d'un frère prédicateur respecté de longue date, qui souhaitait obtenir « de nombreux articles définissant clairement les variations de termes figurant à la page « Sommaire », qui semblent tous appartenir à la même famille, mais dont le sens diffère pour chaque mot », dans un livre qu'il possède. Il s'agit d'un ouvrage volumineux de 1 007 pages, plus 28 pages préliminaires et préfixes, intitulé « Prédication à partir des types et métaphores de la Bible », par Benjamin Keach (1640-1704), de Londres.

Il est décrit sur le rabat intérieur de la couverture anti-poussière du livre comme un « homme autodidacte » qui « est devenu célèbre en tant que prédicateur puissant et défenseur de la doctrine baptiste », qui, selon l'avant-propos (page vii), a commencé à prêcher à 18 ans et au cours de son ministère de 46 ans, plus de 40 œuvres sont sorties de sa plume prolifique.

Parmi ces ouvrages, l'ouvrage mentionné ci-dessus se distingue, initialement publié à Londres en 1855, soit plus de 150 ans après la mort de son auteur, sous le titre « Tropologia : A Key to Open Scripture Metaphors, along with Types of the Old Testament », précédé de « Articles to prove the Divine Authority of the Holy Bible ». Sous son titre actuel, il a cependant été protégé par les droits d'auteur et réédité par Kregel Publishing de Grand Rapids, Michigan, États-Unis, en 1972, puis réimprimé en 1975, 1976, 1978 et 1980, et je ne sais si d'autres éditions ont eu lieu depuis.

Dans les pages « Contenu » (v. et vi.) de ce dernier, deux parties sont répertoriées : la partie I, DÉFINITION ET INTERPRÉTATION DES TYPES ET MÉTAPHORES UTILISÉS DANS LA BIBLE, 240 pages, mentionnées dans la demande susmentionnée ; et dans la partie II, DOCUMENTS SOURCES POUR LA PRÉDICATION À PARTIR DES TYPES ET MÉTAPHORES DE LA BIBLE, les 767 pages restantes.

1. TROPHES ET FIGURES : Métonymie, Ironie, Métaphore, Synecdoque, Catachrèse, Hyperbole, Allégorie, Proverbe, Énigme.

2. SCHÉMAS ET FIGURES : Figures, Schémas

3. TYPES ET PARABOLES : Types, Paraboles.



des cours à des fins non commerciales dans leur intégralité sans modification ni frais.

Randolph Dunn, éditeur - Roberto Santiago, rédacteur en chef

Contactez-nous au info.BiblewayPublishing@gmail.com

II. DISCUSSION.

1. Observations générales.

Aux pages 1 et 2 du texte proprement dit, on trouve une reproduction de la table des matières ci-dessus, commençant sous le titre « TROPHÉES ET FIGURES », avec quelques explications avant d'aborder les types et métaphores individuels. La première explication est inscrite sous le titre : « La rhétorique des Écritures, ou éloquence sacrée, peut se résumer à deux titres ou chapitres principaux » : « Trophées » et « Figures ».

a. À propos des « tropes », il est précisé qu'ils concernent le sens des mots, c'est-à-dire lorsqu'ils sont tirés de leur signification propre et authentique pour indiquer quelque chose de différent ou de contraire ; ce que montre l'étymologie du mot ; car tropos dérive de trepo signifiant verter, muter, changement.

Dans ce qui précède, les noms trope, trope et tropos semblent être utilisés de manière interchangeable bien qu'ils n'aient pas la même signification bien qu'ils aient une dérivation commune, à savoir, du verbe terpo tourner ou changer.

Le mot « trope » est une forme anglicisée du mot grec trope, apparaissant une fois dans le Nouveau Testament, en Jacques 1:17, où il parle d'une « ombre de rotation », faisant référence à l'ombre de la nuit projetée par la rotation de la Terre sur son axe. Il n'est pas utilisé ici comme figure de style, mais la figure qui en dérive indique bien un changement de sens, c'est-à-dire un passage du sens littéral au sens figuré, comme la rotation littérale de la Terre qui transforme le jour en nuit en une région donnée du globe.

Trophe, cependant, n'est pas un synonyme de trope, comme représenté ci-dessus, mais est plutôt utilisé pour la nourriture ou la nourriture, et de cela il est utilisé 16 fois comme suit (dans la version King James) : « VIANDE » 13 fois (Matthieu 3:4 ; 6:25 ; 10:10 ; 24:25 ; Luc 12:23 ; Jean 4:8 ; Actes 2:46 ; 9:19 ; 27:33,34 ; Hébreux 5:12,14 ; « NOURRITURE » 3 fois (Actes 14:17 ; 27:38 (apparaissant dans l'expression, korestentes trophe, signifiant avoir été satisfait de [ou, avec] de la nourriture, mais rendu dans l'idiome anglais par « avait suffisamment mangé »); Jacques 2:15).

b. À propos des « figures », il est également précisé que « les Grecs les appellent {S}chemata, signifiant l'habitude ou l'ornement du langage ; ils n'altèrent ni ne dénaturent le sens des mots, mais les embellissent, les embellissent ou les ornent. » Pour deux raisons, j'ai ajouté le « S » au début, sans que les lecteurs ne le perçoivent comme tel.

L'une d'elles est que, sans cela, je ne pourrais pas trouver un tel mot dans les lexiques du Nouveau Testament ou du grec profane, ce qui me conduit à penser qu'il s'agit d'une erreur typographique, probablement commise par le typographe et non perçue comme telle par les lecteurs.

L'autre raison est que, lorsque le sujet des « Schémas et Figures » commence à être traité dans le texte (p. 199), il est dit : « Le mot « Schéma » désigne principalement et proprement un vêtement, une habitude ou un ornement du corps ; et, par métaphore, il est traduit par la beauté ou l'ornement du langage, comme le disent Aristote et Cicéron [l'un grec, l'autre latin]. Les Latins le rendent par « figure » (comme certains le prétendent) parce que les acteurs de théâtre, par la variation de leurs habits, représentaient diverses figures humaines : ces figures sont appelées lumières et ornements rhétoriques, et ne modifient pas le sens des mots, contrairement aux tropes, mais embellissent ou embellissent le langage. »

Il est probable qu'Aristote ait utilisé le mot grec *schema*, et que Cicéron ait utilisé le mot latin *figura*, une forme, une figure, de *figere*, pour former, façonner, selon le Webster's New Twentieth Century Dictionary, Unabridged (1959).

Ce dernier dit aussi du latin *figura*, qu'en rhétorique c'est « une figure de style ; qu'en grammaire c'est une déviation des règles d'analogie ou de syntaxe : une construction inhabituelle » ; et que l'expression « figure de style » est « une expression utilisant des mots dans un sens inhabituel ou non littéral pour donner de la beauté ou de la vivacité au style : métaphore, personnification, comparaison, litotes, hyperbole, métonymie, synechdoque, etc. ; trope. »

Il semble en résulter que, dans l'usage général, les « Tropes » (ou langage tropical) et les « Figures » (« figures de style » ou langage figuré) sont de nos jours pratiquement une seule et même chose, alors qu'à une époque antérieure, la « figure » était considérée comme une espèce de « trope », confinée en grande partie (mais pas exclusivement) au langage tropical qui orne mais ne change pas le sens.

c. La troisième catégorie de la table des matières, à savoir « Types et paraboles », n'est pas mentionnée aux pages 1 et 2 ci-dessus, mais est traitée aux pages 225 à 240. Nous incluons cependant, dans notre effort de définition précise, la variété des termes trouvés à la page « Contenu ». De plus, un sous-titre à la page 228 indique : « Types prophétiques, actions typiques et symboliques ». Par conséquent, nous incluons « Symboles » dans notre définition des termes.

Nos « définitions » viseront à être aussi simples et concises que possible, avec suffisamment d'exemples pour être suffisamment illustratives et avoir une valeur pratique sans pour autant être exhaustives.

2. Définitions des termes.

Les définitions du dictionnaire seront utilisées selon les besoins. De même que toute autre source facilement accessible. Mais la meilleure source dont je dispose est un manuel de 400 pages intitulé *Herméneutique* (1888), de DR Dungan, qui comprend trois chapitres sur le « langage figuré ». Le frère susmentionné m'a également envoyé un exemplaire de *Types et métaphores de la Bible*, de JW Mosner, avec une introduction de « Chas. Louis Loos, président de l'Université du Kentucky » (un président tardif, voire le dernier, avant la disparition de cette université en 1908).

Mosner, dans sa « Préface », non datée, commence par dire : « Après quelques années, cet ouvrage est mis à la disposition du public. » Et, en mai 1936, FL Rowe, dans sa « Préface à la présente édition », déclarait : « Offrir ce livre à la confrérie a exigé de nombreux sacrifices de la part de l'éditeur actuel, qui l'a fait en raison de la grande bénédiction qu'il représentera pour les générations présentes et futures. Aucun autre livre n'a jamais été publié de manière aussi semblable. » L'édition publiée par Rowe a également été réimprimée par la Gospel Advocate Company en 1995, sans aucun commentaire, d'où provient l'exemplaire qui m'a été prêté.

Ce livre est mentionné parce que Mosner, dans sa « Préface », attribue à Keach le mérite d'être l'un des quatre auteurs auxquels il était lui-même le plus redevable ; aussi parce que Mosner et Keach parlent tous deux de « Types et Métaphores » comme s'il s'agissait de termes génériques sous lesquels tout le langage figuratif est couvert - les métaphores se rapportant aux mots et les types aux phrases (ce qui est déroutant sans que cette distinction voulue soit comprise).

Et Mosner, à certains égards plus logique que Keach, structure son livre selon ce modèle. Notre tâche n'est cependant pas de traiter de Mosner, mais des termes figurant sur la page « Contenu » de Keach. Nous commençons maintenant à nous y attaquer, et nous y prêterons attention en terminant avec ses métaphores (« a » à « j » ci-dessous) et en commençant avec ses types (« k » à « n »), comme termes génériques.

a. Métonymie. Ce terme vient du grec méta, désignant un changement, et onoma, nom, d'où un changement de nom ; l'emploi d'un nom ou d'un mot pour un autre, ayant un lien entre eux, « par exemple, lorsqu'on dit qu'un homme tient une bonne table, au lieu de bonnes provisions ; on lit Virgile, c'est-à-dire ses poèmes ou ses écrits ; ils ont “Moïse et les prophètes” – c'est-à-dire leurs livres ou leurs écrits ; un homme a l'esprit clair – c'est-à-dire une compréhension, ou un intellect ; un cœur chaleureux, c'est-à-dire de l'affection. » (Webster).

Cette figure présente souvent une forte ressemblance avec la métaphore et l'allégorie. En fait, toutes les figures de style sont effectivement liées les unes aux autres, comme cela semble être le cas dans la demande de cet article, car elles sont toutes employées pour comparer une chose à une autre dans un sens particulier. La métonymie est l'une des plus précises, bien que de natures diverses, comme suit :

(1.) De cause, la cause étant énoncée tandis que l'effet est visé, comme « chaque fois que Moïse est lu » (2 Corinthiens 3:15), c'est-à-dire ses écrits, comme dans des exemples similaires déjà mentionnés sans référence aux différents types de métaphores elles-mêmes :

(2.) De l'effet, l'effet étant mis à la place de la cause ; la cause est entendue, mais l'effet est nommé – comme dans Matthieu 13:37-38, où il est dit que le « fils de l'homme » a semé la « bonne semence » dans le monde, à savoir « les fils du royaume », et que le « diable » a semé l'« ivraie », « les fils du malin ». Le Christ n'a pas semé littéralement les « fils du royaume », mais la parole de Dieu par laquelle ils ont été produits. De même, le diable n'a pas semé littéralement les « fils du malin », mais le mensonge par lequel ils sont produits.

(3.) Du sujet, avec le sujet nommé mais comme un adjonction – quelque chose qui lui appartient ou qui lui appartient doit être entendu, comme (a) Jésus disant à Saul, « Pourquoi me persécutes-tu ? » (Actes 9:4), se référant à la persécution de ses disciples ; aussi (b) Jésus disant à ses disciples de la « coupe », « Buvez-en tous » (Matthieu 26:27), le récipient étant placé pour le contenu ;

(4.) De l'adjonction, avec l'adjonction mise au sujet, comme (a) « alors vous ferez descendre mes cheveux blancs au séjour des morts » (Genèse 42:38), langage de Jacob à ses fils. Ses cheveux blancs ne se rapportant qu'à son âge, mais utilisés à la place de lui-même ; ou comme (b) « circoncision » et « incirconcision » pour les Juifs et les Gentils, puisque ces caractéristiques les distinguent.

b. Ironie. Ce terme vient du grec eironeia, dérivé de eiro, qui signifie « ceux qui dissimulent » – qui disent une chose tout en voulant en vouloir une autre. Utilisé comme figure de style, sans intention de tromper, « dissimuler » implique une apparence ou une prétention astucieusement feinte. Ainsi, l'ironie est « une forme d'humour, de ridicule ou de sarcasme léger, qui adopte un mode de langage dont l'implication intentionnelle est à l'opposé du sens littéral des mots, comme lorsqu'on emploie des expressions de louange là où l'on veut blâmer. » (Webster).

Dungan (pages 316-318) dit : « L'ironie peut être détectée (1) par une déclaration faite par l'auteur : il dit parfois que certaines choses ont été dites par moquerie. (2) Elle est parfois apparente au ton ou à l'accent, ou à la manière de l'orateur. (3) Parfois, elle sera reconnue par le caractère du discours : si l'orateur a eu recours à ce genre de dissimulation dans le but de ridiculiser, elle sera d'autant plus facile à détecter. (4) L'extravagance des éloges, lorsque nous connaissons à la fois le sujet et l'auteur, nous permettra de noter l'intention. (5) Lorsque le langage a été utilisé oralement, et a été imprimé, il se peut que rien dans la forme des mots ne dénote qu'il s'agissait d'un discours ironique ; mais si nous pouvons obtenir l'opinion de ceux qui étaient présents, cela nous aidera ; car ils seraient en mesure de découvrir dans le ton de l'accent ce que nous avons perdu avec la distance et le temps. »

« Les Écritures contiennent de nombreux exemples d'ironie, mais compte tenu des règles que nous avons déjà données pour la détecter, nous n'en citerons que quelques-uns, car le sens véritable, dans la plupart des cas, n'est pas difficile. » Avers Dungan.

Il cite ensuite à plusieurs reprises, et parfois commente brièvement, les passages suivants, que nous ne citons que : 1 Rois 18:27 ; 1 Rois 22:15-18 ; Job 12:2 ; Juges 10:14 ; 1 Corinthiens 4:8-13 ; à l'exception d'Actes 2:13, sur lequel il commente ainsi : « Ils voulaient bien dire qu'ils étaient ivres ; mais être ivres de vin doux ne les rendait pas ivres. Ils voulaient dire ce que nous dirions d'un homme qu'il est heureux ou qu'il est plein de lait. Ils disent une chose, mais en veulent dire une autre. »

(On peut supposer que, faute d'une autre catégorie mieux nommée, Keach (p. 33) inclut certaines choses dites de manière feinte, en guise d'épreuve, comme lorsque Dieu dit à Abraham : « Prends maintenant ton fils, ton fils unique, Isaac, que tu aimes, et va-t'en au pays de Morija, et là offre-lui un holocauste sur l'une des montagnes que je te montrerai » (Genèse 22:2). De même, lorsque Lot invita des anges, qu'il pensait alors être des hommes, et qu'ils dirent : « Non, mais nous resterons dans la rue toute la nuit », alors qu'ils avaient en réalité l'intention de rester avec lui et de le délivrer, lui et sa famille, de la destruction de Sodome le lendemain matin (Genèse 19:1-16). Il incluait également l'incident du ministère de notre Seigneur au cours duquel il utilisa un comportement et un langage insultants pour tester la sincérité et la foi d'une mère étrangère le suppliant de guérir sa fille gravement affligée, et dit finalement à « Femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux », et sa fille fut guérie à partir de cette heure-là [Matthieu 15:21-28].)

c. Métaphore. Ce terme vient de deux mots grecs : meta, au-delà, ou par-dessus, et pherin, qui signifie apporter, ou porter, au sens de porter. En rhétorique, il désigne un mot ou une expression désignant littéralement un objet ou une idée à la place d'un autre, suggérant une ressemblance ou une analogie entre eux (le navire sillonnant la mer ; une volée de jurons). Une métaphore peut être considérée comme une comparaison condensée, la comparaison implicite dans la première (un front de marbre) étant explicite dans la seconde (un front blanc comme du marbre). (Webster)

(Il faut ajouter un mot supplémentaire à propos de méta, car sous « Métonomie », il était utilisé pour représenter le changement, et maintenant comme au-delà, ou au-dessus. C'est parce que c'est un terme très flexible, avec une variété de significations connexes selon le contexte. Webster, représenté dans le paragraphe précédent, déclare qu'il signifie entre, avec, après ; et en tant que préfixe, il signifie en général avec, après, désignant (a) la postériorité, la succession, et (b) le changement, le transport, le transfert, au-delà, transcendant, plus haut.

Dungan observe : « La métaphore est plus brève et bien plus percutante qu'une comparaison. C'est pourquoi elle était plus fréquemment utilisée par les anciens. Elle représente des caractéristiques au moyen d'un représentant de la pensée à transmettre, en désignant une chose par un autre terme qui désigne les caractéristiques à mettre en évidence. La comparaison dit gentiment que c'est pareil ; la métaphore dit que c'est cela. "Je les dévorerai comme un lion" (Osée 13:8) est une comparaison ; "Juda est un jeune lion" (Genèse 49:9) est une métaphore. »

d. Synecdoche. Selon Webster, ce mot vient du grec synekdoche, de synekdechesthai, qui signifie recevoir conjointement – de syn, avec, et ekdechesthai, de ek, dehors et dechesthai, recevoir.

(En grec, la première syllabe s'écrit avec la lettre upsilon (u), comme indiqué dans les lexiques grec-anglais. Mais en latin, et souvent en anglais, elle est traduite par « Y », comme l'a indiqué Webster ci-dessus. Si je n'avais pas cité Webster, j'aurais cependant employé « u ». Ceci est mentionné au cas où je le ferais ailleurs.)

En rhétorique, Webster affirme que le mot ci-dessus est une figure de style où le tout remplace une partie ou une partie le tout. « Mais », explique Dungan, « bien que ce soit la caractéristique principale de ce trope, cela ne l'épuise en rien. » Il étend donc son application à six autres éléments connexes que nous allons inclure, en donnant des exemples de chacun de ces huit éléments, comme suit.

(1.) Le tout est remplacé par la partie. Luc 2:1 affirme qu'Auguste promulgua un décret ordonnant le recensement de toute la terre. Ce décret ne pouvait s'appliquer qu'aux provinces romaines, pourtant vastes et étendues.

Cette image évoque à maintes reprises le royaume des cieux, alors qu'il ne s'agit que d'un seul aspect de ce royaume. Les paraboles de Matthieu 13 sont inexplicables par toute autre hypothèse – le mot « royaume » étant employé alors qu'il n'en désigne qu'un seul aspect à chaque fois – comme « Le royaume des cieux est semblable à un homme qui sema dans un champ » (v. 24) ; « Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde » (v. 31) ; « Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme a pris et caché dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée » ; et ainsi de suite.

Sous cette figure, Lazare (Luc 16:23) est placé pour représenter l'esprit de Lazare porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et, dans Jean 19:42 et 20:2, nous trouvons cette figure utilisée pour Jésus et Seigneur, pour désigner son corps, déposé au tombeau puis absent.

(2.) Une partie pour le tout. Dans Genèse 46:27, « toutes les âmes de la maison de Jacob qui vinrent en Égypte étaient soixante-dix ». Le mot « âme » ici, comme en de nombreux endroits de la Bible, désigne des personnes – une seule entité nommée, mais la personne tout entière est visée. C'est aussi souvent le cas pour le salut des pécheurs – l'ensemble des conditions étant visé par l'emploi d'une seule personne.

Le plus souvent, c'est la « foi ». Car sans elle, rien d'autre ne pourrait suivre. Ainsi, on dit au geôlier philippien : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Actes 16:31) ; mais ensuite, la parole du Seigneur lui fut prêchée, à lui et à sa famille, et ils furent tous baptisés, croyant en Dieu (v. 32-34).

Français Quand l'apôtre Pierre, critiqué par certains de ses frères juifs à Jérusalem pour être allé « chez des hommes incirconcis » et avoir mangé avec eux, avait raconté les événements qui avaient conduit et qui étaient associés à la conversion de la maison de Corneille à Césarée, ses frères à Jérusalem « gardèrent le silence et glorifièrent Dieu, en disant : Dieu a donc aussi accordé la repentance aux païens pour la vie » (Actes 11:18), mentionnant cela seul – bien que, selon Actes 10:48, il leur ait été commandé « d'être baptisés au nom du Seigneur » – mais sans que le texte d'Actes 10 dise quoi que ce soit d'explicite sur la repentance, bien qu'il l'implique.

(Cela implique cela parce qu'il déclare que ce qui a été commandé était le baptême « d'eau » (10:47), « au nom du Seigneur » (v. 48) – « le Seigneur Jésus-Christ » 11:17 – et que la repentance et le baptême au nom de Jésus-Christ étaient tous deux pour la rémission des péchés, selon la prédication précédente de Pierre (Actes 2:38). Mais dans certains contextes, chacun de ces commandements est mentionné seul sans intention d'exclure l'autre, ou d'autres.)

Dans le cas de Saul de Tarse, qui devait se rendre à Damas où on lui dirait ce qu'il devait faire (Actes 9:6), on lui dit : « Fais-toi baptiser et sois lavé de tes péchés, en invoquant le nom du Seigneur » (Actes 22:16). Mais des années plus tard, l'apôtre Paul écrivit que « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Romains 10:13), sans mentionner le baptême.

De même, mais à l'inverse, à la Pentecôte, l'apôtre Pierre avait expliqué que la venue du Saint-Esprit ce jour-là marquait le moment où « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Actes 2:21), sans rien dire d'autre. Pourtant, lorsque son sermon eut touché le cœur de nombreux partisans ou partisans de la crucifixion du Christ, et voulut savoir de Pierre et des autres apôtres ce qu'ils devaient faire, Pierre leur dit de se repentir et de se faire baptiser au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés (Actes 2:38), sans mentionner l'invocation du nom du Seigneur.

Dans chacun de ces cas, un commandement ou une condition de salut est utilisé pour représenter tous ceux qui lui sont associés.

(3.) Le temps est utilisé pour une partie du temps. Cette forme d'expression orientale est présente tout au long des Écritures.

Par exemple, dans Lévitique 25:46, « Parmi eux vous prendrez vos esclaves pour toujours » était dit à Israël à propos des nations environnantes et des étrangers séjournant parmi eux, en contraste avec leurs propres frères qui pourraient se vendre à eux en raison de la pauvreté, qu'ils devaient traiter comme des serviteurs salariés (et non des esclaves) jusqu'à l'année du jubilé, où ils devraient être libérés, et non servir « pour toujours » - c'est-à-dire tout au long de leur vie - ne signifiant pas tout le temps à venir.

De plus, dans la prière de Jonas à Dieu depuis le ventre du poisson qui l'avait englouti (Jonas 2:1-9), il semblait considérer que le fait d'être ainsi englouti devait être la méthode de Dieu pour le sauver et le préserver, comme c'était effectivement le cas, car au v.6 le prophète décrit son expérience après avoir été jeté par-dessus bord dans la mer Méditerranée, en disant : « Je suis descendu au fond des montagnes ; la terre et ses barres m'environnaient pour toujours : Et pourtant tu as fait remonter ma vie de la corruption, ô Éternel mon Dieu » (évidemment dit par anticipation reconnaissante et confiante alors qu'il était dans le ventre du poisson).

Dungan. Bien que n'utilisant pas Jonas comme exemple, il observe que « à jamais » épuise la période à laquelle il se rapporte, et poursuit ainsi : « Si l'on disait à un roi « vivre éternellement », cela signifie une longue vie, et pourtant la vie d'un homme. S'il s'agissait d'une nation, cela s'étendrait jusqu'à la dispersion de cette nation et la destruction de sa nationalité. Si nous pouvions le relier au temps [et non à l'éternité], nous serions sûrs qu'il épuiserait la période. Mais s'il s'étend au-delà du temps, n'ayant alors aucune limite, il doit avoir toute la portée du mot. Par conséquent, parce que le mot est parfois utilisé au sens figuré [d'une durée limitée], il ne s'ensuit pas qu'il doive toujours être compris ainsi. »

(4.) Le pluriel remplace le singulier. Dungan dit encore : « L'arche qui transporta Noé à travers le déluge reposait sur les montagnes d'Ararat (Genèse 8:4). Elle ne pouvait reposer sur plus d'une montagne. Pour quelqu'un habitué à ce style de langage, l'expression n'aurait rien d'étrange. Il y avait trois chaînes de collines, ou montagnes, et l'arche reposait sur l'une d'elles. »

Encore une fois : « Et il arriva que, lorsque Dieu détruisit les villes de la plaine, ... il renversa les villes où Lot habitait » (Genèse 19:29) – et pourtant Lot n'habitait que dans une seule ville, Sodome » (19:1).

De même : « Qui aurait dit à Abraham que Sara allaiterait ? » (Genèse 46:7) – alors qu'elle n'a jamais eu qu'un seul enfant, Isaac, et qu'on ne lui en a jamais promis un autre.

Encore : « Ainsi parle l'Éternel : Placez-vous sur les chemins, regardez, et renseignez-vous sur les anciens sentiers, sur la bonne voie ; marchez-y, et vous trouverez du repos pour vos âmes » (Jérémie 6:16).

Dungan : « Cela pourrait expliquer l'emploi du singulier par un apôtre et du pluriel par un autre, pour décrire la même chose. Matthieu et Marc diffèrent généralement sur ce point. Matthieu mentionne deux hommes possédés par des démons à Gadara ; Marc n'en mentionne qu'un. Marc parle d'un mendiant aveugle à Jéricho qui souhaitait être guéri ; Matthieu en mentionne deux. Marc décrit le voyage vers Jérusalem comme étant sur un ânon sur lequel personne ne s'est jamais assis ; Matthieu mentionne une ânesse et un ânon. Marc et Matthieu affirment tous deux que ceux qui furent crucifiés avec Jésus l'opprobrent ; tandis que Luc affirme que l'un défendit ses affirmations en réprimandant l'autre (Luc 23:39-43). Dire qu'ils l'opprobrent alors qu'un seul l'avait fait n'aurait pas été contraire à la coutume de l'époque. »

(5.) Le singulier a remplacé le pluriel. (a) « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair » (Genèse 2:24) – destiné à tous les hommes en général, le mariage étant institué pour l'espèce humaine. (b) « Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants qui ont la vie, que les eaux ont produit en abondance, et des oiseaux qui volent au-dessus de la terre vers l'étendue du ciel » (Genèse 1:21).

(6.) Un nombre défini remplace un nombre indéfini. (a) « Or, dans l'Église, j'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langue » (1 Corinthiens 14:19) – ce

qui signifie un très petit nombre de mots instructifs par rapport à un grand nombre qui ne le serait pas, plutôt que les nombres précis indiqués dans l'une ou l'autre catégorie. (b) « Car tous les animaux de la forêt sont à moi, et le bétail sur mille collines » – ce qui signifie évidemment sur toutes les collines, quel que soit leur nombre. (c) Les mots heure, jour, année sont souvent utilisés avec la même latitude. Jésus dit à ses disciples la nuit de sa crucifixion : « N'avez-vous pas pu veiller avec moi une heure ? » (Matthieu 26:40) – ce qui signifie juste un peu de temps. Dungan remarque également : « Tous les patriarches antédiluviens semblent être morts le jour de leur anniversaire, car ils avaient un certain nombre d'années. Il en va de même pour les hommes qui ont vécu de ce côté-ci du Déluge. Et pourtant, nous ne pensons pas qu'ils aient vécu des mois et des jours, plus ou moins, [en plus ou moins de tant d'années précisément], comme les gens d'aujourd'hui. »

De même, les ordinaux premier, deuxième, troisième, etc. étaient utilisés chez les anciens d'une manière que nous n'utiliserions pas. Jésus a dit qu'il serait au cœur de la terre « trois jours et trois nuits » (Matthieu 12:40) ; « et le troisième jour, il ressusciterait » (16:21) ; « et le troisième jour, il ressusciterait » (Luc 24:7,46). « Il est ressuscité de bon matin, le premier jour de la semaine » (Marc 16:8), soit « le troisième jour depuis que ces événements étaient arrivés » (Luc 24:21), c'est-à-dire depuis qu'il avait été « condamné à mort et crucifié » (v. 20).

En comptant à rebours à partir du premier jour de la semaine (dimanche), qui était le troisième jour, le deuxième jour serait le samedi (le sabbat), et la veille du samedi (c'est-à-dire le vendredi) aurait été le premier jour – le jour de la crucifixion elle-même. Car, d'après les Évangiles, l'enterrement a eu lieu tard le vendredi (jour de la « Préparation »), avant le début du sabbat, après le coucher du soleil. (Voir Matthieu 27:57 - 28:6 ; Marc 15:42 - 16:11 ; Luc 23:50 - 24:7 ; Jean 19:31 - 20:18.) Il a donc passé dans la tombe une courte partie du premier « jour et nuit » (la première période de 24 heures), la totalité du deuxième, et quelques heures du troisième – les références aux périodes de début et de fin étant des exemples de mise en valeur du tout pour une partie, comme mentionné ci-dessus en (1.). Par conséquent, « après trois jours » dans ce qui précède doit signifier après l'arrivée du troisième jour, et non après sa fin.

(Voir 1 Rois 12:5, 12 ; Esther 4:16 ; 5:1, pour « trois jours » et le « troisième jour » avant la fin, utilisés comme équivalents – le tout pour la partie – il y a longtemps dans l'histoire de l'Ancien Testament.)

(7) Un nom général est donné à un nom particulier. (a) « toute chair » désigne tous les êtres humains, comme suit : « Et que toute chair bénisse son saint nom à jamais » (Psaume 145:1). « C'est pourquoi, par les œuvres de la loi, nul ne sera justifié devant lui » (Romains 3:29). Dans aucun des deux cas, il ne s'agit de « chair » animale. (b) De même, « prêchez l'Évangile à toute créature » (Marc 16:15) ne désigne pas toute créature, mais seulement le genre humain.

(8) Parfois, un nom ou un mot particulier est utilisé pour désigner un terme général. (a) « Pain » est souvent utilisé pour désigner la « nourriture » en général, comme « Ordonne que ces pierres deviennent du pain » (Matthieu 4:3) ; « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » (Matthieu 6:11). (b) Dans Marc 16:16, « Celui qui croit » désigne tous ceux qui croient, etc. Et dans le Psaume 1:1, « Heureux l'homme » signifie que bénis sont tous ceux qui marchent, comme décrit.

e. Catachrèse. Ce terme vient du grec *katachresis*, « abus », de *kata*, « contre », et *chresthai*, « utiliser ». En rhétorique, il s'agit de l'emploi erroné d'un mot pour un autre (mutuel pour commun) ; il s'agit également de l'arrachement d'un mot à sa véritable signification, comme dans un trope forcé ou une métaphore mixte (« Prendre les armes contre une mer de troubles ». Shak.). En philosophie, il s'agit de l'emploi d'un mot sous une forme impropre par erreur sur son origine, comme « calcaire » [ayant la forme d'un éperon] au lieu de « calcifère » [portant, produisant ou contenant de la calcite ou du carbonate de chaux]. (Webster.)

Keach qualifie la catachrèse, l'hyperbole et l'allégorie d'« affection ». Il semble y voir un lien étroit et une intensité accrue, un usage que je n'ai trouvé dans aucun de nos dictionnaires de vocabulaire actuels. Chez lui, la catachrèse est surtout une « affection » de la « métaphore » et de la « métonymie ». Cela me conduit à penser

que nos ouvrages de vocabulaire actuels traitent ses catégories « catachrèses » comme faisant simplement partie de la catégorie dont elles sont des « affections ».

Il déclare que « par une métonymie catachrématique » dans 1 Corinthiens 11:10, « le fait de se couvrir la tête d'une femme est appelé exousia, « pouvoir », (parce que c'est passivement un signe qu'elle est sous le commandement de l'homme). »

De plus, « En ce qui concerne l'acceptation et la signification des mots, Lév. 26:30, les fragments d'idoles sont appelés carcasses, par une métaphore dure [soulignement ajouté], faisant allusion aux carcasses d'hommes mentionnées précédemment, Deut.16:7. »

(REMARQUE : Je ne vois aucun rapport entre Deutéronome 16:7 et « les cadavres des hommes mentionnés ci-dessus », car ils sont « mentionnés ci-dessus » dans Lévitique 26:30 lui-même, alors que Deutéronome 16:7 fait référence à la préparation de l'agneau sacrifié en rapport avec l'observance de la fête de la Pâque, que Keach mentionne ensuite, et qui aurait dû être placé au début de cette nouvelle phrase. L'erreur peut avoir été due à une inadvertance soit de la part de l'auteur, soit de ceux qui ont préparé son travail pour l'imprimeur, soit de la part de l'imprimeur lui-même, et dont les relecteurs n'ont pas reconnu l'existence.)

Dans son introduction, Keach déclare à propos de la catachrèse qu'elle « est appelée en latin abusio, un abus, non pas comme si les Écritures sacrées avaient abusé de mots, mais parce que les choses qui sont catachrèses diffèrent sur certains points du langage tropical et ont une prononciation et une cohérence plus dures. Le style des Écritures est très saint et pur de toute tache ou indécence, dont nous prenons quelques exemples d'un triple type. »

Cela signifie presque que les Écritures n'utilisaient pas de langage tropical ou figuré discordant avec la langue des lecteurs directement adressés. Cependant, traduites littéralement dans une langue n'ayant pas la même habitude de parler tropical, elles seraient plus difficiles à comprendre et pourraient donc conduire à des interprétations erronées. Je tenterai d'illustrer cela plus tard. Mais examinons maintenant les trois types de catachrèse présentés par Keach.

1. Concernant l'acception et la signification des mots. Les exemples de 1 Corinthiens 11:10 (« puissance » sur la tête de la femme) et de Lévitique 26:30 (« cadavres » d'idoles), déjà mentionnés, relèvent de ce type : « métonie catachrématique » et « métaphore du lièvre ». Un autre exemple de Keach se trouve dans Deutéronome 16:7, déjà mentionné, où il dit : « Bouillir bashal signifie rôtir l'agneau pascal, qui ne devait pas être bouilli, mais rôti, sur ordre de Dieu ; Exode 12:9, etc. »

La version King James de 1611 et l'American Standard Version de 1901 utilisent toutes deux le mot « rôtir ». Mais dans la marge, cette dernière se lit « ou bouillir ». La Concordance analytique de Young donne sa signification par « bouillir, mûrir, cuire » et donne ses traductions dans l'Ancien Testament comme « être mûr » : 1 ; bouillir : 1 ; cuire : 2 ; bouillir : 6 ; rôtir : 2 ; bouillir (soude) : 11 ; être détrempe : 4 ; faire mûrir : 1. De plus, la Concordance exhaustive de la Bible de Strong indique que bashal, prononcé bawshal', est une racine primitive ; au sens propre, signifier « bouillir » ; donc, être cuit ; au sens figuré, faire mûrir : cuire, bouillir, faire sortir, rôtir, bouillir, faire détremper (être détrempe).

2. Concernant la jonction des mots, lorsque certains mots (notamment dans une métaphore) sont joints, alors qu'ils semblent mal correspondre, comme dans Exode 5:21, où il est dit que cela sent mauvais pour les yeux, ce qui s'accorde mieux avec les narines, qui dénotent une grande affliction.

(REMARQUE : L'idiome hébreu précédent est traduit en anglais par la version King James par « être abhorré aux yeux de Pharaon et aux yeux de ses serviteurs », ce avec quoi nous, lecteurs anglais, sommes à l'aise, bien que l'abhorration se fasse avec la psyché plutôt qu'avec les yeux.)

Voir aussi « Exode 20:18 : « Tout le peuple vit le tonnerre, les éclairs et le bruit de la trompette », dont seul l'éclair est visible, les autres étant entendus. Ainsi, pour entendre une voix, voir Apoc. 1:12. Voir Matthieu 7:21, 22 et 10:15, 1 Timothée 6:19, 2 Corinthiens 5:7, 2 Timothée 2:19, etc., pour plus d'exemples. »

3. « En ce qui concerne le changement de mots. Cela concerne les écrits du Nouveau Testament et la langue grecque, où certains mots sont utilisés pour signifier des choses différentes, car un seul et même mot hébreu (d'où provient ce mot) peut signifier ainsi. Ainsi, Aiones, (aiones) âges secula, sont utilisés pour le monde (Hab. 1:6), car l'hébreu olam signifie à la fois les âges et le monde (Ecclésiaste 3:11). »

(REMARQUE : La version King James dit : « il a mis le monde dans leur cœur », tandis que la version American Standard le rend dans le texte par « il a mis l'éternité dans leur cœur », mais précise dans une note marginale, « ou, le monde ».)

Poursuivant, Dorean, gratis « librement » est mis à la place de maten, frustra, « en vain », Gal. 2:21, du mot hébreu chinnam, qui signifie (en vain) car il est contrasté avec l'effet ou l'événement espéré, Psaume 109:2,3.

(COMMENTAIRE : On trouve des exemples de l'adverbe grec maten, vainement ou en vain, dans Matthieu 15:9 et Marc 7:7. En revanche, le mot hébreu chinnam n'apparaît pas dans le Psaume 109:2-3, comme on pourrait le penser d'après ce qui précède ; mais selon la Concordance analytique de Young avec la Bible, il apparaît 32 fois dans l'Ancien Testament, traduit par « sans cause », 1 fois ; « libre », 1 ; « librement », 1 ; « innocent », 2 ; « pour rien », 1 ; « en vain », 2 (Proverbes 1:17 ; Ézéchiel 6:10) ; « sans cause », 15 ; « sans frais », 1 ; et « sans salaire », 1. Mais selon Keach, il est utilisé dans le Psaume 109:2-3 dans le sens de « en vain », dans la mesure où ce qui y est décrit comme ayant été fait et dit contre l'écrivain était « à l'opposé de l'effet ou de l'événement espéré » – évidemment en étant contraire à ce qu'il avait espéré et croyait mériter – et non pas par le mot chinnam lui-même présent dans le passage !)

Keach ajoute : « Voir d'autres exemples, Apoc. 14:8 et 18:3, comparés à Job 6:4 et Matthieu 6:34. Un mot signifiant malice est utilisé pour désigner l'affliction, car le mot hébreu ra'ah signifie les deux. Voir Amos 3:6, 1 Corinthiens 15:54, avec Amos 1:11, Hébreux 11:31, Jacques 2:25, 1 Corinthiens 2:6 et 14:20, Col. 3:14 et 4:12, 1 Jean 4:18-20, avec Juges 9:16 et Proverbes 11:3, etc. »

COMMENTAIRE : Tous les paragraphes précédents sont cités par Keach comme autant d'exemples où le Nouveau Testament grec utilise un mot dans un sens inhabituel pour la langue grecque, mais parce que le mot hébreu de l'Ancien Testament, qui représente directement ou indirectement, a ce sens parmi ses significations. Les auteurs du Nouveau Testament doivent donc présumer que leurs lecteurs immédiats sont familiers avec ce fait, afin que son utilisation soit « pure de tout défaut ». Comme l'a déclaré Keach, et je crois que c'est juste. Mais je dois avouer mon incapacité totale à voir un tel lien entre les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament cités ci-dessus comme « autres exemples ». Pour moi, ils ressemblent davantage à ce que l'auteur de l'Ecclésiaste dit au chapitre 2, verset 21, à propos de ses œuvres : « Alors j'ai regardé toutes les œuvres que mes mains avaient faites, et le travail que j'avais fourni ; et voici, tout était vanité et poursuite du vent ; et il n'y avait aucun profit sous le soleil » (version standard américaine).

Mes deux dernières phrases, cependant, ne doivent en aucun cas être interprétées comme signifiant que les Écritures ne peuvent être mal interprétées par une mauvaise distinction entre les différents usages de certains mots clés. J'ai entendu un jour un homme de bien et un prédicateur sincère, mais peu instruit, citer avec assurance Matthieu 7:13-14 comme texte de preuve de la nécessité du baptême d'eau comme condition du salut. Attirant l'attention sur le fait que le passage se lit comme suit : « étroite est la porte, et resserré est le chemin qui mène à la vie », et que « étroit » s'écrit « strait » et non « right », il ajouta joyeusement qu'en consultant un bon dictionnaire, vous constaterez que « détroit » désigne un bras d'eau étroit reliant deux étendues d'eau plus importantes, ce qui renvoie au baptême d'eau. Ceci, bien que le mot « détroit » dans ce texte soit ensuite utilisé comme synonyme de « étroit », et ne fasse pas référence à l'eau autant que « étroit ». De plus, si un étroit bras

de mer reliant deux étendues d'eau plus vastes est appelé « détroit », c'est parce qu'il est étroit, et non parce qu'il est constitué d'eau ! L'emploi du terme « détroit » par le bon frère était manifestement une catéchèse.

Mais personne ne sait tout, et être hautement qualifié dans un domaine ne garantit pas la compétence dans un autre. Un prédicateur plus âgé m'a un jour parlé d'un autre prédicateur plus âgé, très compétent et magistral dans la défense de la foi concernant les principes fondamentaux. Lors d'un sermon sur la conversion de Corneille, il a éloquemment évoqué dans son introduction le grand musicien qu'il devait être – « un centurion de la troupe dite italienne » (Actes 10:1) ! Or, le mot « troupe » dans cette traduction faisait référence à une troupe de soldats (speira, cohorte), et non à des musiciens, et il est indiqué ainsi dans la marge de l'American Standard Version et incorporé dans le texte des traductions ultérieures – ou « régiment », comme dans la New King James Version. Une autre catachrèse donc.

Mais une catachrèse beaucoup plus sérieuse que celles mentionnées ci-dessus, qui avaient leurs aspects humoristiques et étaient strictement locales, était impliquée dans la controverse christologique historique des premiers siècles chrétiens qui a secoué et même divisé l'église dans le monde entier, amenant l'empereur romain Constantin à convoquer le premier concile œcuménique à Nicée en Asie Mineure, en 321 après J.-C., et entraînant des aspects persistants de controverse de traduction même de nos jours sur la question de savoir si le Christ en tant que Fils monogène de Dieu doit être décrit dans la traduction comme le « Fils unique » ou le « Fils unique » de Dieu, et même Isaac étant appelé le « fils unique » d'Abraham dans Hébreux 11:17 de la version King James de 1611 et conservé dans la version révisée anglaise de 1881 et la version standard américaine de 1901, bien qu'il ne soit ni son fils « unique » ni son fils « unique » - car Abraham a eu un autre fils, Ismaël par Agar, et six autres par Katurah. Cela suggère qu'il existe un aspect de l'adjectif grec monogenes qu'aucun des deux précédents ne possède, à savoir « unique en son genre », ce qu'étaient Jésus et Isaac. Il est également utilisé pour désigner un fils unique ou un parent de la même espèce que son parent. La Traduction du Nouveau Testament d'Hugo McCord (1988), reconnaissant ce fait, traduit avec justesse le Christ et Isaac comme « uniques », chacun étant le seul exemple de sa catégorie.

(Clément de Rome, écrivant à propos du légendaire Phénix, l'a appelé un oiseau monogène, car il n'y aurait qu'une seule espèce vivante à un moment donné. Voir Arndt & Gingrich, Greek-English Lexicon of the New Testament and Other Early Christian Literature ; également 1 Clément 25:2).

f. Hyperbole. Ce mot vient du grec huper, qui signifie au-dessus, au-delà, et bole, qui vient de bolein, qui signifie jeter. Webster dit : « Une figure de style dans laquelle l'expression est une exagération du sens visé, par laquelle les choses sont présentées comme bien plus grandes ou moins grandes, meilleures ou pires qu'elles ne le sont en réalité ; une affirmation qui exagère sous l'effet de la passion ou d'une excitation intense. »

Dungan déclare : « Il n'y a pas besoin de règle pour interpréter l'hyperbole, si ce n'est de garder à l'esprit l'intention de l'auteur, et le langage s'interprétera de lui-même. Il s'agit simplement d'une intensification, et non d'une utilisation visant à déformer les faits. Bien sûr, donner un sens littéral à ces affirmations conduirait à la condamnation de la Bible à de nombreuses faussetés ; mais si nous traitons ces figures dans les Écritures comme nous les traitons ailleurs, il n'y a aucun risque de ne pas les comprendre. »

Quelques exemples : (a) Dix espions envoyés par Moïse pour explorer la Terre promise rapportèrent : « Les villes sont grandes et entourées de barrières jusqu'au ciel » (Deutéronome 1:28) ; à l'inverse, de leurs habitants : « Elles étaient à nos yeux comme des sauterelles. Et nous étions pareils à leurs yeux » (Nombres 13:33). (b) « Dieu donna à Salomon une sagesse et une intelligence extraordinaires, et une largeur de cœur aussi grande que le sable qui est au bord de la mer. » (1 Rois 5:29). (c) L'apôtre Paul dit : « Cette grâce m'est accordée, à moi qui suis le moindre de tous les saints » (Éphésiens 3:8). (d) Jean écrit également : « Jésus a fait encore tant d'autres choses qui, si on les écrivait toutes, je ne pense pas que le monde lui-même contiendrait tous les livres qu'on devrait écrire. » (Jean 21:21).

g. Allégorie. Le mot vient du grec *allos*, autre, et *agoreuo*, parler, « et signifie donc dire autre chose que ce que le langage signifie réellement, ce que Philon, passé maître dans l'art de l'allégorie, appelle le sens spirituel profond. » (AT Robertson, *Word Pictures in the New Testament*, à propos de l'allégorie de Paul des deux femmes [Sarah et Agar] dans Galates 4:21-31).

(Selon la *New Columbia Encyclopedia* de 1975, Philon est né vers 20 av. J.-C. et est mort vers 50 apr. J.-C.). Philosophe et mystique juif réputé d'Alexandrie, en Égypte, il a eu une influence considérable sur la pensée juive et chrétienne, en particulier parmi les théologiens alexandrins Clément (né vers 150 apr. J.-C.) et Origène (né vers 185 apr. J.-C.). Il fut le premier à tenter de concilier la religion biblique et la philosophie grecque, espérant impressionner favorablement le monde philosophique hellénistique. Ce faisant, il développa une méthode allégorique d'interprétation des Écritures, qui lui permit de retrouver de nombreuses doctrines de la philosophie grecque dans le Pentateuque.)

Paul, parlant par inspiration divine et non sous l'influence de Philon, n'a pas dit que ce qu'il racontait était à l'origine écrit comme une allégorie, mais, littéralement, selon le texte grec, c'était « allégorisé », c'est-à-dire par lui-même – (a) faisant des deux femmes, une esclave (Agar, qu'il mentionne par son nom) et une femme libre (Sara, qu'il ne mentionne pas par son nom), dont Abraham eut deux fils, pour représenter deux « alliances », l'Ancienne du Sinaï en Arabie, et la Nouvelle de Jérusalem qui est d'en haut et libre ; (b) faisant de leurs fils les « enfants » des alliances respectives : (1) les chrétiens, nés libres sous le Christ, et (2) l'Israël terrestre, en esclavage sous la loi de Moïse ; et (c) l'Écriture disant : « Chassez l'esclave et son fils ; car le fils de l'esclave n'hériterait pas avec le fils de la femme libre. »

La discussion de Dungan sur l'allégorie s'étend sur près de 12 pages, traitant d'abord de la définition, puis donnant un certain nombre d'exemples importants : (a) Une vigne sortie d'Égypte (Psaume 80:8-16) ; (b) Un jeûne inapproprié en tant que simple rituel (Matthieu 9:14-17) ; (c) Revêtir toute l'armure de Dieu (Éphésiens 6:11-18) ; (d) De bons oliviers sauvages (Romains 11:15-24) - ce dernier étant donné

Une attention particulière est accordée sur trois pages, car elle a donné plus de fil à retordre aux exégètes que n'importe quel autre passage de la Bible, « on y trouve beaucoup plus de choses que Paul n'en avait jamais imaginé » ; (e) Les deux alliances (2 Corinthiens 3:6-16) – elles aussi font l'objet d'une attention particulière sur un peu plus de trois pages, car elles sont proches des oliviers quant à la difficulté d'interprétation, et visent sensiblement le même objectif. Dungan les récapitule donc à des fins de comparaison. Il qualifie les deux dernières de « doubles allégories » – ce type d'allégories comportant deux axes de pensée, l'un superposé à l'autre, les rendant plus difficiles à interpréter car elles impliquent deux fois plus de matière à réflexion pour l'interprète, puis à trouver le but de la comparaison – sauf que dans les allégories de Paul, il nous laisse entrevoir ce qu'il souhaite accomplir par elles, et il faut se garder d'y insérer plus que prévu.

Robertson, cité plus haut pour la définition, affirme que Paul connaissait aussi l'allégorie comme méthode rabbinique d'exégèse (mais qui n'était pas toujours sans abus, le rabbin Akiba, par exemple, trouvant un sens mystique dans chaque recoin de l'alphabet hébreu) - que Paul, cependant, fait un usage habile de sa connaissance de l'allégorie dans celle des deux femmes de Galates 4:21-31.

D'autre part, Robertson déclare : « Les prédicateurs chrétiens d'Alexandrie furent très tôt victimes de la méthode allégorique de Philon et l'exagérèrent au détriment du sens commun du récit [ce que Paul n'avait pas fait]. Ce style de prédication surprenant survit encore, discréditant une prédication saine. Veuillez noter que Paul précise ici qu'il utilise l'allégorie, et non l'interprétation ordinaire. Il n'est pas nécessaire de préciser que Paul voulait faire croire à ses lecteurs que cette allégorie était conçue par le récit. Il illustre simplement son propos. »

h. Proverbe. Ce mot vient du latin *proverbium*, de *pro*, avant, et *verbu*, mot – d'où, étymologiquement, une phrase condensée en un mot, ou sa forme la plus courte, tandis qu'une « parabole » (à étudier) est généralement une expression assez longue, tout comme « allégorie » (abordée plus haut).

La première définition de « proverbe » donnée par Webster est la suivante : « Une maxime profonde ou oraculaire ; une phrase sage ; souvent, dans l'usage biblique, une énigme ; une parabole ; une vérité formulée de manière obscure. Principalement biblique. Maintenant, tu parles clairement, et tu n'utilises pas de proverbe. Jean 16:29. »

Mais dans l'Ancien Testament, il est aussi fréquemment employé dans un contexte exprimant l'étonnement, le mépris et la raillerie, bien que l'étymologie du mot ne signifie pas, comme dans Deutéronome 28:37 : « Tu seras un sujet d'étonnement, de sarcasme et de raillerie parmi tous les peuples où l'Éternel te conduira » (Version standard américaine) ; « Tu seras un objet d'horreur, de mépris et de moquerie pour toutes les nations où l'Éternel te conduira » (Version nouvelle internationale). (Voir également tous les passages cités ci-dessous.)

Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, ce mot apparaît pas moins de 29 fois, comme traduction d'au moins quatre mots hébreux et grecs, comme suit :

Héb. chidah, une jolie parole, chose cachée (Habacuc 2:6) ; Hébr. Mashal. Comme nom, parole dominante, proverbe, similitude (Deutéronome 28:37) ; 1 Samuel 10:12 ; 24:13 ; 1 Rois 4:32 ; 9:17 ; 2 Chroniques 7:10 ; Psaume 69:11 ; Proverbes 1:1-6 ; 25:1* ; Ecclésiaste 12:9 ; Ésaïe 14:4 ; Jérémie 24:9 ; Ézéchiel 12:22,23 ; 14:8 ; 18:2,3 ; et comme verbe, à utiliser comme similitude ou dicton dominant, Nombres 21:27 ; Ézéchiel 12:23 ; 16:44 ; Gr. Parabole, parabole, comparaison, similitude, Luc 4:23 ; Gr. Paroimia, proverbe, dicton obscur, Jean 10:6 ; 16:25, 29 ; 2 Pierre 2:22.

* Le Livre des Proverbes est un exemple de la première définition de Webster d'un proverbe « au sens scripturaire », comme cité ci-dessus au début.

** Dungan attire l'attention sur le fait que dans Matthieu 24:32 le mot « parabole » est en réalité un « proverbe » dans notre façon de parler, tel qu'il est traduit ci-dessus dans Luc 4:23, que nous noterons également sous « Paraboles ».

i. Énigme. Ce mot vient du grec ainigma, qui signifie littéralement « énigme », puis « image indistincte ». (Arndt & Gingrich, Greek-English Lexicon of the New Testament).

Dans l'Ancien Testament, le mot « énigme » traduit le mot hébreu chidah neuf fois : dans Juges 14:12,13,14,15,16,17,18,19 ; et dans Ézéchiel 17:2, où il est également utilisé comme synonyme de « parabole ».

Tel qu'utilisé dans la Septante (LXX), la plus ancienne traduction de l'hébreu de l'Ancien Testament en grec (environ 250 av. J.-C.), il apparaît là où la version King James lit « discours obscurs » (Nombres 12:8, « étonnement » (Deutéronome 28:37), « questions difficiles » (1 Rois 10:1 ; 2 Chroniques 9:1) et « paroles obscures » (Proverbes 1:6) – tous tirés de l'hébreu chidah.

Dans le Nouveau Testament, cela n'apparaît qu'une seule fois, dans 1 Corinthiens 11:12 : « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure [en ainiymati], mais alors ce sera face à face » – réduisant la différence avant et après que la révélation chrétienne dans sa totalité ait été donnée – avant et après que « la foi... ait été transmise aux saints une fois pour toutes » (Jude 3), et inscrite dans les Écritures pour être préservée et étudiée intensivement (cf. 2 Timothée 3:16-17) – après que les dons scripturaire aient « cessé » ou aient été « abolis » (1 Corinthiens 13:8-19) – après que l'état d'enfance de l'Église ait pris fin et que l'âge adulte ait été atteint (v. 11).

Keach conclut que toute parabole ou allégorie n'est pas une énigme, mais que toute énigme est une parabole ou une allégorie. Dungan ne prend pas la peine de traiter « inigma » comme une figure de style distincte.

j. Figures. Le mot « figures » vient du latin *figura*, comme nous l'avons déjà appris (voir page 3 ci-dessus) et, autrefois, plus qu'aujourd'hui, il était réservé à la grâce rhétorique, au langage qui embellit ou embellit le discours sans altérer le sens des mots employés. Il s'applique aussi bien aux mots qu'aux phrases.

Mais lorsqu'il s'agit de mots, il s'agit principalement de mots au sein d'une phrase, comme dans Exode 34:6 : « L'Éternel, l'Éternel, Dieu miséricordieux et compatissant », etc., ou dans Ésaïe 6:3 : « Saint, saint, saint est l'Éternel, le Dieu des Armées. » Keach cite également les passages suivants comme exemples de structures similaires, c'est-à-dire « lorsque le même mot ou son se poursuit ou se répète dans la phrase suivante » (ce qui n'est en aucun cas exhaustif, Keach en distinguant sept autres, bien que toutes ces structures ne soient pas aussi évidentes que la première). Les autres passages sont : Jérémie 22:29 ; Ézéchiel 21:27 ; Matthieu 23:37 ; Luc 28:10 ; Actes 9:4 ; Apocalypse 18:2 ; 2 Samuel 18:33 ; Ésaïe 28:10 ; Osée 2:21-23 ; Ézéchiel 34:17.

(En référence à Isaïe 6:3, cité plus haut, Keach fait un commentaire dont je dois contester la certitude, lorsqu'il dit que « cette triple répétition dénote le mystère de la Trinité » (p. 200). Le passage d'Exode 34:6, prononcé par Dieu, avec seulement une double répétition, signifie-t-il alors qu'à cette époque, il n'y avait que deux membres dans la Divinité, y compris le Saint-Esprit ? Certainement pas ! Car sous le troisième type de structure de Keach, qu'il appelle « climax », ou ascension par étapes, il a ce qui suit : « Jean 1:1, 'Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et Dieu était la Parole' – cette Parole était au commencement avec Dieu. » Il explique que « dans la troisième proposition, il y avait une inversion des termes, à savoir qu'un Dieu était la Parole, car la Parole était Dieu. » En conséquence, en lisant la version King James, nous avons : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu" [avec l'emphase ajoutée pour rendre la graduation ou la progression de la pensée d'autant plus évidente] – le Verbe était, était avec Dieu, et était Dieu – tout cela « au commencement », de sorte que la Trinité existe depuis le commencement.)

Outre la « répétition » de mots dans une phrase, Keach en ajoute cinq autres, dont le premier est la « paranomasia », dont Webster parle en rhétorique : « Un jeu de mots dans lequel le même mot est utilisé dans des sens différents ou des mots similaires sont opposés afin de donner une force antithétique ; un jeu de mots, un calembour. » Parmi les plus évidents des Écritures, cités ou cités par Keach comme exemples, on trouve : Exode 32:18 : « Et il dit : Ce n'est pas la voix de ceux qui crient après la domination, ni la voix de ceux qui crient après être vaincus ; mais j'entends le bruit de ceux qui chantent. » Ésaïe 5:7 : « Il attendait le jugement, et voici l'oppression ; la justice, et voici des cris. » Matthieu 16:18 : « Et moi, je te dis que tu es Pierre [petros, genre masculin, pierre, fragment de rocher], et que sur cette pierre [petra, genre féminin, rocher, mais roc ou saillie rocheuse] je bâtirai mon Église. » ; 2 Corinthiens 10:3 : « Bien que nous marchions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. » ; 2 Corinthiens 6:9 : « Comme inconnus et pourtant connus. »

Le deuxième ajout apporté par Keach à la répétition de mots dans une phrase est « antanaclais », un mot grec qui, lorsqu'il est utilisé en rhétorique, est défini par Webster comme : a. Répétition d'un mot dans un sens contraire ou différent (Apprenez un métier, afin de vivre sans métier). b. Répétition d'un mot ou d'une expression précédente pour reprendre le fil du discours.

Français Quelques exemples du premier cas cités par Keach sont : 1 Samuel 1:24, « et l'enfant était jeune » (version King James), où le même mot hébreu, *naar*, est utilisé à la fois pour « enfant » et « jeune », de sorte que Keach représente le texte hébreu comme disant, « et le garçon était un garçon », mais en utilisant le mot « garçon » dans deux sens différents - cette catégorie, la troisième, du mot lui-même apparaissant dans l'Ancien Testament 233 fois, et dans la version King James rendue par « bébé » (1 fois), « garçon » (1 fois), « enfant » (51 fois), « garçon » (32), « serviteur » (54), « jeune homme » (90), « jeunesse » (4) ; Matthieu 8:22, « suivez-moi ; et laissez les morts ensevelir les morts » - les morts spirituels ensevelir les morts physiques ; Jean 1:10. « Le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu » - l'ancien « monde » signifiant l'univers ; ces derniers, la majorité incrédule des personnes qui s'y trouvent ; Romains 9:6, « Tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israël » – c'est-à-dire que tous ceux qui sont d'Israël selon la chair ne sont pas Israël spirituellement.

Les trois autres classes que Keach appelle :

(a) « Figures d'une phrase dans le logisme », par lesquelles il entend ce qui est dit dans la conversation, ou adressé à d'autres comme dans la conservation.

(b) « Interrogatoire », l'utilisation de questions, (1) pour désigner l'absurdité (réelle ou supposée) et la faire exploser (Jean 3:4; 6:52); (2) pour exprimer l'émerveillement et/ou l'admiration (Genèse 17:17; Matthieu 21:20); (3) pour affirmer (1 Corinthiens 9:1; 12:20-30; Hébreux 2:14; Job 11:7, que j'ai pris de Dungan); (4) pour démontrer un certain sujet, dont quelque chose est affirmé ou prédit (Ézéchiel 8:6; Matthieu 11:7-9); (5) pour exprimer un doute (Genèse 18:12; Romains 10:6-7); (6) pour exalter et atténuer (Psaume 31:19; 8:4); et ainsi de suite jusqu'à neuf autres.

(c) « Figures de phrase dans le dialogisme ». Keach en énumère cinq, exprimant : (1) le doute ou la réflexion ; (2) la communication d'informations ; (3) l'anticipation, l'évitement ou la réponse à une objection ; (4) le fait d'admettre sérieusement la profession de foi d'autrui, mais incompatible avec sa pratique, ou d'admettre ou de permettre ironiquement une chose verbalement alors qu'elle l'interdit ; (5) le fait d'admettre l'exactitude d'une affirmation ou d'une croyance déclarée, sans pour autant apporter de profit ni d'avantage à la formuler, comme : « Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi et tremblent » (Jacques 2:19).

(LA FIN DE KEACH APPELÉ « TYPES », AVEC SES FIGURES DE RAGE RESTANTES ÉTANT SOUS L'ÉPISODE DE « PLANS ».

k. Schémas. Ce mot, dérivé du grec Schema, a été utilisé par opposition à « Figures », dérivé du latin Futura, lorsqu'il s'agissait de les utiliser comme termes génériques pour désigner et distinguer deux types de langage figuré. Toutes les figures de style précédentes ont été classées sous la catégorie « Figures » et limitées à l'utilisation de mots dans des phrases, tandis que nous nous intéresserons maintenant à la structure des phrases elles-mêmes.

Il a été noté ci-dessus que, sous le thème des « figures », figure un sous-thème « Figures d'un mot », qui inclut les sous-sous-thèmes « Figures d'une phrase dans le logisme » et « Figures de style dans le dialogisme ». Puisque le « dialogisme » désigne manifestement la conversation ou la communication entre deux ou plusieurs personnes, formelle ou informelle, « Figures d'une phrase dans le logisme » doit désigner la communication d'une seule personne (« monologisme ») – bien que je ne dispose pas d'un dictionnaire qui cite le mot « logisme ». Mais cette distinction ne s'applique qu'à l'intérieur des phrases elles-mêmes, dans la catégorie des « schèmes ».

Ce dernier mot dérive du grec schema, au pluriel schemata, que nous avons découvert aux pages 2 et 3. Nous y avons appris que ce que les Grecs appelaient Schema, les Latins l'appelaient Futura. Mais Webster précise que le mot anglais Scheme vient du latin schema, une figure rhétorique, une forme, une figure, une manière, et du grec schema, forme, plan (ce qui signifie que les Latins l'ont également adopté parallèlement à leur futura). Il a été adopté en anglais comme en latin, sous le nom de schema, défini par Webster comme « schéma, plan, contour ou diagramme ; spécifiquement. En logique, une figure syllogistique ». (Webster précise également qu'en rhétorique, il a été utilisé comme « figure de style », mais « obsolète » – ce qui n'est plus le cas aujourd'hui en anglais.)

Le thème des « Thèmes » (la structure interne des phrases) occupe près de dix pages dans l'ouvrage de Keach. Il suffit donc de lister les sous-thèmes : I. Schémas tirés des Causes ; II. Schémas tirés des Adjonctions et des circonstances ; III. Schémas tirés des Choses Disparates ou différentes ; IV. Schémas tirés des Opposés ou contraires ; V. Schémas tirés des Comparés ; VI. Schémas tirés de la Division ; VII. Schémas tirés de la Définition ; VIII. Schémas tirés du Témoignage (occupant cinq pages complètes). Un exemple de ce dernier point : « Tite 1:12 : “Les Crétois sont toujours menteurs, bêtes méchantes, ventres lents”, verset 13 : “Ce témoin est vrai.” » Keach dit à ce sujet : « Il y a un oxymore des plus élégants dans ces paroles de Paul ; les Crétois sont toujours menteurs ; mais celui qui a dit cela est un Crétois, donc (on peut en conclure) il est un menteur ;

pourtant Paul dit que son témoignage est vrai : et c'est peut-être pour cela qu'il l'appelle un prophète ; ... C'est pourquoi Paul l'appelle un prophète, que ce soit par ironie, ou à cause du sujet qu'il a traité, nous ne le saurons pas. »

Il me semble que le « parallélisme » est un exemple remarquable et essentiel de structure et de plan internes de phrases, bien qu'il s'appuie sur une approche différente de celle présentée ci-dessus. Pourtant, si Keach l'inclut quelque part, je l'ai cherché en vain. Le mot vient du grec *parallelismos*, de *para*, à côté, et *allelō*, chacun. En tant que figure de style, il consiste à juxtaposer deux vers ou plus ayant un sens identique ou similaire, ou bien un sens opposé. Cette figure est particulièrement caractéristique de la poésie hébraïque, que l'on retrouve abondamment dans les Psaumes et dans le livre des Proverbes, mais pas seulement. Voir Exode 15:1-18,21 ; 1 Samuel 18:7 ; Juges 5:1-31 ; Luc 1:41-55 ; etc.

Dungan établit les classifications suivantes : (1) « Parallélisme synonymique » – lorsque les vers contiennent la même pensée, ou presque ; (2) « Parallélisme antithétique » – dans lequel les vers ou les phrases sont opposés ; (3) « Parallélisme synthétique » – où les mots et les phrases ne se répondent pas, mais sont parallèles pour plus de force, et peuvent même s'étendre sur plusieurs vers de manière cumulative, soit sur l'échelle ascendante. (Voir Psaume 9:1-6 pour un exemple d'échelle ascendante, et de nouveau aux versets 7-11 ; voir aussi Proverbes 9:13-17 pour l'échelle descendante).

1. Types. Le mot « type » vient du grec *typos*, qui signifie « marque d'un coup », « empreinte », « forme de caractère ». Un terme corrélatif est *antitypos*, ou *antitype*, correspondant d'une certaine manière au type : le type étant l'original, et l'antitype une copie au sens que nous considérons.

Dungan donne cette simple illustration : « Nous disons avoir vu le pied d'un cheval dans l'argile, alors que nous n'avons vu qu'une empreinte de son pied, qui serait le type. Mais si nous prenons la trace du pied pour le pied, nous obtenons exactement le contraire du pied. Ainsi, si un homme enfonçait son poing dans une boule de mastic, il y laisserait non pas son poing, mais le type. Bien que ce ne soit pas le sens généralement donné dans la Bible, se souvenir de cette signification originelle sera utile pour l'interprétation des types. »

Il fait ensuite les observations supplémentaires suivantes, que nous présentons sous une forme condensée :

(a) Il ne faut pas s'attendre à ce que le type et l'antitype soient identiques, ce qui équivaldrait à une identité, et non à une identité type et antitype. Ils ne seront donc pas analogues en tous points, mais sous un ou plusieurs aspects particuliers. (b) Trouver la finalité d'un type donné, son application en antitype sera généralement aisée. (c) Il doit prédire quelque chose, car s'il représente une vérité ou un devoir présent, il s'agit d'un symbole (à discuter), et non d'un type. (d) Il ne doit pas simplement représenter quelque chose dans le futur, et donc servir d'illustration, mais avoir été destiné à représenter cette pensée ou ce fait lorsqu'il a été donné. Par conséquent, sa conception doit être aussi ancienne que son antitype. (e) Les Écritures devraient être amenées à interpréter les types autant que possible, et nous devons nous contenter de leur définition. (f) Cependant, il peut exister des analogies, non démontrées comme types dans la Bible, qui sont suffisamment proches pour être type et antitype, intentionnellement ou non, et qui peuvent donc servir d'illustrations. (g) Comme pour l'interprétation des symboles (à discuter), les similitudes entre type et antitype mèneront dans la plupart des cas à la véritable signification. (h) Pour être un type, une chose doit avoir été une personne, une chose, un événement ou une fonction réelle (ce qui n'est pas le cas des symboles). (i) L'antitype est toujours supérieur au type, au moins sous certains aspects, sinon il n'y aurait aucune raison d'être dans le type – toujours visible au moment où il est donné, car il est matériel ; mais l'antitype contient une pensée divine ou spirituelle. Il peut parfois y avoir plusieurs antitypes, ou accomplissements, le premier antitype étant également le type d'un second antitype (comme dans le cas de Moïse, Josué et du Christ (l'accomplissement des deux prémices) – ce qui anticipe Dungan plus loin). (j) Parfois, le langage figuré est employé pour décrire un événement typique, et doit être traité comme il le serait en toute autre circonstance. (k) Les règles d'interprétation des symboles (à préciser) s'appliquent également aux types, car ils ont plusieurs points communs. Et dans la mesure où le type devient

une prophétie, l'histoire doit également être soigneusement examinée, afin que nous puissions avoir tous les faits des deux côtés.

Enfin, Dungan présente « LES DIFFÉRENTS TYPES DE TYPES », quant aux sources dont ils sont tirés, comme suit :

(1.) Personnes typiques. – (a) Types de Christ : Adam (Romains 5:12-19 ; 1 Corinthiens 15:22,45) ; Moïse (Actes 3:22-24 ; cf. Deutéronome 18:15-19) ; Josué (voir Hébreux 4:8-9, et le fait que Josué était le successeur immédiat de Moïse (Nombres 27:18-20; Deutéronome 1:37-38; 31:1-3,22-23; 34:9 Josué 1:1-7; Deut.34:8-9); Melchisédek (Hébreux 5:5-10; 6:20; 7:1-17; cf. Genèse 14:18-20; Psaume 110:4); David (Actes 13:32-34; cf. Ésaïe 9:6-7); Salomon, mais plus faiblement (Romains 1:1-4; cf. 1 Samuel 7:13-15; 1 Rois 8:18-20); Zarubbalel (Aggée 1:1-12; Zacharie 4:1-10; 6:12-13; Cyrus, roi de Perse (Esaïe 44:28; 45:1-4). (b) Un type de Judas: Achitophel (Actes 1:16-20; Psaume 109:1; cf. 2 Samuel 15:30-34; 17:23; Psaume 41:9; 55:12-13,20). (c) Un type de Jean-Baptiste: Élie (Esaïe 40:3-4; Malachie 3:1; 4:5-6; cf. Matthieu 3:1-3; 11:14; 17:10-12; Luc 1:17).

(2.) Choses typiques. – (a) Le serpent dans le désert (Nombres 21:9), un type du Christ élevé sur la croix (Jean 3:14). (b) Les agneaux immolés depuis la fondation du monde (Genèse 4:4, etc., etc.) Un type du Christ ; « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29 ; cf. Hébreux 10:3).

(3.) Institutions typiques. – (a) Le sabbat, un type du repos du chrétien en Christ (Matthieu 11:28-29), en particulier le repos éternel au ciel (Hébreux 10:1-4) ; (b) L'agneau pascal (Exode 12), un type de Christ, « notre Pâque » (1 Corinthiens 5:7) ; (c) L'année du jubilé, une année de grande délivrance des dettes et de l'esclavage (Lévitique 25) était un type de l'œuvre du sauveur (Luc 4:16-21) ; (d) Le tabernacle et tous ses services et rituels, un type de l'église et de ses fonctions et bénédictions sur terre et finalement au ciel (Hébreux 8:8-10, 12:18-29).

(4.) Offices typiques. – (a) De prophète, transmettre la connaissance divinement communiquée aux autres hommes ; (b) De prêtre, faire des offrandes à Dieu pour l'expiation du péché humain ; et (c) De roi, exercer un gouvernement divinement autorisé et protéger ses sujets. Dans la théocratie de l'ancien Israël, chacun de ces offices était d'abord oint par Dieu – en hébreu, messie ; en grec, christos ; en français, oint. Tous ces offices étaient des types de Jésus-Christ, qui réunit tous ces offices en lui-même et est par excellence « le Christ » ; et les citoyens de son royaume sont des « chrétiens ». Christ est notre grand Souverain Sacrificateur, et sous son autorité, nous sommes tous prêtres (1 Pierre 2:5 ; cf. Apocalypse 1:6 ; 5:10 ; 20:6), mais c'est par lui que nous nous adressons à Dieu (voir Jean 16:23-24,27).* {à la fin de cet article}.

Nous omettons (5.) Conduite typique ; (6.) Événements typiques ; et (7.) Lieux typiques, faute de temps et de place. Les passages précédents ont été condensés et quelque peu adaptés. Les autres figures de style devront également être simplement esquissées.

m. Symboles. Le mot vient du grec *sumbolon*, de soleil, avec, et ballein, lancer, jeter avec, ou jeter ensemble. Dungan cite une définition de Webster qui en épuise assez le sens : « le signe de la représentation de quelque chose de moral ou d'intellectuel, par les images ou les propriétés des choses naturelles ; un emblème, une représentation ; comme le lion est un symbole de courage ; l'agneau est le symbole de la douceur ou de la patience. » Dungan explique que, si un « type » représente toujours quelque chose à venir, un « symbole » peut représenter les conditions existantes à ce moment-là, ou se rapporter à quelque chose à venir et ainsi devenir une prophétie typologique.

Dungan classe les symboles comme étant (1) miraculeux, comme le buisson ardent que Moïse vit à Horeb et qui ne se consuma pas, ce qui témoignait de la dignité et de la gloire du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, apparaissant avant sa mission capitale de conduire Israël d'Égypte à Canaan (Exode 3:2) ; (2) matériels, comme le pain et le fruit de la vigne lors de la Sainte Cène, symboles du corps et du sang du Christ (Matthieu 26:26-28) ; (3) visionnaires, comme la vision de l'apôtre Pierre sur le toit de Joppé, le préparant à se rendre à Césarée

pour prêcher l'Évangile aux Gentils pour la première fois (Actes 10). La majeure partie du livre de l'Apocalypse décrit également les symboles visionnaires vus par l'apôtre Jean alors qu'il était exilé sur l'île de Patmos.

n. Paraboles. Le mot au singulier vient du grec para, à côté, et ballein, lancer ; d'où un rapprochement, une comparaison : une histoire où quelque chose en harmonie avec la réalité est utilisé pour présenter une pensée morale. Les acteurs d'une parabole sont réels, au sens où ils sont humains et ne font rien qu'ils ne puissent naturellement faire ou expérimenter. À cet égard, elle s'oppose à une « fable », au sens où nous l'utilisons aujourd'hui, où des qualités humaines sont attribuées à des êtres animés et inanimés, comme dans Juges 9:6-21 et 2 Rois 14:8-10.

Chez les anciens, cependant, il existait peu de désignations pour le langage figuré. Dans les Écritures, seuls les paraboles, le proverbe, le type et l'allégorie sont nommés, et la fable est utilisée sans être nommée – le terme « parabole » contenant tout ce que nous appelons parabole, comparaison, similitude (comparaison prolongée) – et le terme « parabole » et le terme « proverbe » étant parfois utilisés de manière interchangeable, comme indiqué ci-dessus, sous « Parabole », à partir de la page 16.

La parabole est considérée comme la figure de style la plus ancienne et la plus courante. L'Ancien Testament en contient de nombreux exemples. Et, en abordant le Nouveau Testament, nous constatons que notre Seigneur l'utilise presque constamment dans son enseignement – pour révéler la vérité sur l'inconnu par une comparaison avec le connu, et en même temps la rendre facilement mémorisable. Mais elle a aussi parfois servi à d'autres fins.

Par exemple, selon Matthieu 13:10-13, lorsque ses disciples lui demandèrent pourquoi il avait prêché son grand sermon du royaume des cieux à la multitude en paraboles, il donna deux raisons : en effet, il dit (a) qu'en plus d'illustrer et d'embaumer la vérité comme il le ferait pour ses disciples qui demanderaient des explications si le sens ne leur était pas évident, c'était (b) pour cacher cette vérité à ceux qui n'en étaient pas dignes - pas assez intéressés par elle pour la recevoir et la suivre, sinon hostiles et à l'écoute de quelque chose à critiquer et à utiliser contre lui, comme c'était le cas de différentes personnes à cette époque.

De même, dans la parabole de la vigne (Matthieu 21:33-46; Marc 12:1-12; Luc 20:9-19), prononcée le mardi de la semaine de la crucifixion contre le grand prêtre et les pharisiens qui seraient responsables de sa mort, il l'a formulée de telle sorte qu'il a présenté une vérité à laquelle ils ont consenti avant de voir qu'elle leur était destinée - tout comme le prophète Nathan l'avait fait des siècles plus tôt à propos du roi David ainsi que de Bath-Shéba (2 Samuel 12) et aussi comme notre Seigneur l'avait déjà fait dans son récit du « Bon Samaritain » pour répondre à un avocat (Luc 10:25-37).

III. CONCLUSION.

On a dit que l'Ancien Testament est le Nouveau Testament caché, et que le Nouveau Testament est l'Ancien Testament révélé, ce qui devient évident lorsqu'on les examine attentivement. C'est pourquoi l'étude des types et des antitypes de l'Ancien Testament est particulièrement importante pour comprendre ce que l'apôtre Paul appelle « le dessein éternel que Dieu a accompli en Jésus-Christ notre Seigneur » (Éphésiens 3:11), et qui se présente comme « annonçant la fin dès le commencement » (Ésaïe 46:10).

Et si nous laissons le mot « métaphores » désigner également toutes les figures de style qui lui sont liées, elles l'enrichissent et l'ornent grandement. Et aucune autre littérature ne surpasse la Bible à cet égard.

Si cet article, pour l'essentiel sommaire par nécessité, contribue à éclairer le lecteur sur les sujets abordés, l'auteur aura été amplement récompensé de ses efforts, et aura grandement apprécié et bénéficié de l'équivalent d'une remise à niveau. Je suis heureux d'avoir découvert Benjamin Keach et son œuvre monumentale, datant de trois siècles.

*De même, nous sommes aussi « rois » (voir 2 Timothée 2:12 ; Apocalypse 1:5-6 ; 5:10 ; 20:4-6 ; 22:5), sous celui qui est « ROI DES ROIS ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS » (Apocalypse 19:11-16). Et les apôtres, « dans le régénération » Lorsque le Fils de l'homme s'assiéra sur le trône de sa gloire [la dispensation chrétienne actuelle] », a dit le Christ, « vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël [spirituel] » (Matthieu 19:28).